

www.e-rara.ch

Oeuvres Posthumes De Frédéric II, Roi De Prusse

Friedrich

[Basel], 1789

Universitätsbibliothek Basel

Shelf Mark: UBH Ah II 24-35

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-88944>

[Lettre XXXI - XL]

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

LETTRE XXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney , 22 décembre.

SIRE ,

EN recevant votre jolie lettre et vos jolis vers, —
du six décembre, en voici que je reçois de *Thiriot*, 1772.
votre feu nouvelliste, qui ne font pas si agréables.

C'en est fait , mon rôle est rempli ,
Je n'écrirai plus de nouvelles ;
Le pays du fleuve d'oubli
N'est pas pays de bagatelles.
Les morts ne me fournissent rien ,
Soit pour les vers , soit pour la prose ;
Ils font d'un fort sec entretien ,
Et font toujours la même chose.
Cependant ils savent fort bien
De Frédéric toute l'histoire ,
Et que ce héros prussien
A dans le temple de mémoire
Toutes les espèces de gloire ,
Excepté celle de chrétien.
De sa très-éclatante vie
Ils savent tous les plus beaux traits ,
Et sur-tout ceux de son génie ;
Mais ils ne m'en parlent jamais.

1772.

Salomon eut raison de dire
Que Dieu fait en vain ses efforts
Pour qu'on le loue en cet empire ;
Dieu n'est point loué par les morts.
On a beau dire, on a beau faire,
Pour trouver l'immortalité ;
Ce n'est rien qu'une vanité,
Et c'est aux vivans qu'il faut plaire.

Les seules lettres, Sire, que vous dictez à M. de *Catt* mériteraient cette immortalité ; mais vous savez mieux que personne, que c'est un château enchanté qu'on voit de loin, et dans lequel on n'entre pas.

Que nous importe, quand nous ne sommes plus, ce qu'on fera de notre chétif corps et de notre prétendue ame, et ce qu'on en dira ? Cependant cette illusion nous séduit tous ; à commencer par vous sur votre trône, et à finir par moi sur mon grabat au pied du mont Jura.

Il est pourtant clair qu'il n'y a que le déiste ou l'athée auteur de l'*Ecclésiaste*, qui ait raison : il est bien certain qu'un lion mort ne vaut pas un chien vivant, qu'il faut jouir, et que tout le reste est folie.

Il est bien plaissant que ce petit livre, tout épicturien, ait été sacré parmi nous, parce qu'il est juif.

Vous prendrez sans doute contre moi le parti de l'immortalité, vous défendrez votre bien. Vous direz que c'est un plaisir dont vous jouissez pendant votre vie ; vous vous faites déjà dans votre esprit une image très-plaissante de la comparaison qu'on fera de vous avec un de vos confrères, par exemple, avec *Moustapha*. Vous riez en voyant ce *Moustapha*,

ne se mêlant de rien que de coucher avec ses odaliques qui se moquent de lui, battu par une dame née dans votre voisinage, trompé, volé, méprisé par ses ministres, ne sachant rien ne se connaissant à rien. J'avoue qu'il n'y aura point dans la postérité de plus énorme contraste; mais j'ai peur que ce gros cochon, s'il se porte bien, ne soit plus heureux que vous. Tâchez qu'il n'en soit rien; ayez autant de santé et de plaisir que de gloire, l'année 1773, et cinquante autres années suivantes, si faire se peut; et que votre Majesté me conserve ses bontés pour les minutes que j'ai encore à vivre au pied des Alpes. Ce n'est pas là que j'aurais voulu vivre et mourir.

La volonté de sa sacrée majesté le hasard soit faite.

L E T T R E X X X I I.

D U R O I.

A Potsdam, le 3 de janvier.

QUE Thiriot a de l'esprit
Depuis que le trépas en a fait un squelette!
Mais lorsqu'il végétait dans ce monde maudit,
Du Parnasse français composant la gazette,

Il n'eut ni gloire ni crédit.

Maintenant il paraît, par les vers qu'il écrit,
Un philosophe, un sage, autant qu'un grand poëte.
Aux bords de l'Achéron où son destin le jette,

Il a trouvé tous les talens

Qu'une fatalité bizarre

1773.

Lui dénia toujours lorsqu'il en était temps ,
 Pour les lui prodiguer au fin fond du Ténare.
 Enfin, les trépassés et tous nos fots vivans
 Pourront donc aspirer à briller comme à plaisir ,
 S'ils sont assez adroits, avisés et prudens
 De choisir pour leur secrétaire ,
 Homère, Virgile, ou Voltaire.

Solon avait donc raison ; on ne peut juger du mérite d'un homme qu'après sa mort. Au lieu de m'envoyer souvent un fatras non lisible d'extraits de mauvais livres, *Thiriot* aurait dû me régaler de tels vers, devant lesquels les meilleurs qu'il m'arrive de faire baissent le pavillon. Apparemment qu'il méprisait la gloire au point qu'il dédaignait d'en jouir. Cette philosophie ascétique surpasse, je l'avoue, mes forces.

Il est très-vrai qu'en examinant ce que c'est que la gloire, elle se réduit à peu de chose. Etre jugé par des ignorans et estimé par des imbécilles, entendre prononcer son nom par une populace qui approuve, rejette, aime ou hait sans raison, ce n'est pas de quoi s'enorgueillir. Cependant que deviendraient les actions vertueuses et louables, si nous ne chérissions pas la gloire ?

Les Dieux sont pour César, mais Caton suit Pompée.

Ce sont les suffrages de *Caton* que les honnêtes gens désirent de mériter. Tous ceux qui ont bien mérité de leur patrie, ont été encouragés dans leurs travaux par le préjugé de la réputation ; mais il est essentiel, pour le bien de l'humanité, qu'on ait une

idée nette et déterminée de ce qui est louable : on peut donner dans des travers étranges en s'y trompant. 1773.

Faites du bien aux hommes, et vous en ferez béni : voilà la vraie gloire. Sans doute que tout ce qu'on dira de nous après notre mort, pourra nous être aussi indifférent que tout ce qui s'est dit à la construction de la tour de Babel ; cela n'empêche pas qu'accoutumés à exister, nous ne soyons sensibles au jugement de la postérité. Les rois doivent l'être plus que les particuliers, puisque c'est le seul tribunal qu'ils aient à redouter.

Pour peu qu'on soit né sensible, on prétend à l'estime de ses compatriotes : on veut briller par quelque chose, on ne veut pas être confondu dans la foule qui végète. Cet instinct est une suite des ingrédients dont la nature s'est servie pour nous pétrir : j'en ai ma part. Cependant je vous assure qu'il ne m'est jamais venu dans l'esprit de me comparer avec mes confrères, ni avec *Moustapha*, ni avec aucun autre ; ce ferait une vanité puérile et bourgeoise : je ne m'embarasse que de mes affaires. Souvent pour m'humilier, je me mets en parallèle avec le *to kalon*, avec l'archétype des stoïciens ; et je confesse alors avec *Memnon*, que des êtres fragiles comme nous, ne sont pas formés pour atteindre à la perfection.

Si l'on voulait recueillir tous les préjugés qui gouvernent le monde, le catalogue remplirait un gros in-folio. Contentons-nous de combattre ceux qui nuisent à la société, et ne détruisons pas les erreurs utiles autant qu'agréables.

Cependant, quelque goût que je confesse d'avoir pour la gloire, je ne me flatte pas que les princes

1773.

aient plus de part à la réputation; je crois au contraire que les grands auteurs, qui savent joindre l'utile à l'agréable, instruire en amusant, jouiront d'une gloire plus durable, parce que la vie des bons princes se passant toute en action, la vicissitude et la foule des événemens qui suivent, effacent les précédens; au lieu que les grands auteurs sont non-seulement les bienfaiteurs de leurs contemporains, mais de tous les siècles.

Le nom d'*Aristote* retentit plus dans les écoles que celui d'*Alexandre*. On lit et relit plus souvent *Cicéron* que les commentaires de *César*. Les bons auteurs du dernier siècle ont rendu le règne de *Louis XIV* plus fameux que les victoires du conquérant. Les noms de *Fra-Paolo*, du cardinal *Bembo*, du *Tasse*, de l'*Arioste*, l'emportent sur ceux de *Charles-Quint*, et de *Léon X*, tout vice-dieu que ce dernier prétendit être. On parle cent fois de *Virgile*, d'*Horace*, d'*Ovide*, pour une fois d'*Auguste*, et encore est-ce rarement à son honneur. S'agit-il de l'Angleterre? on est bien plus curieux des anecdotes qui regardent les *Newton*, les *Locke*, les *Shaftesbury*, les *Milton*, les *Bolingbroke*, que de la cour molle et voluptueuse de *Charles II*, de la lâche superstition de *Jacques II*, et de toutes les misérables intrigues qui agitérent le règne de la reine *Anne*. De sorte que vous autres précepteurs du genre humain, si vous aspirez à la gloire, votre attente est remplie, au lieu que souvent nos espérances sont trompées, parce que nous ne travaillons que pour nos contemporains, et vous pour tous les siècles.

On ne vit plus avec nous quand un peu de terre a couvert nos cendres; et l'on converse avec

tous les beaux esprits de l'antiquité qui nous parlent par leurs livres.

1773.

Nonobstant tout ce que je viens de vous exposer, je n'en travaillerai pas moins pour la gloire, dussé-je crever à la peine; parce qu'on est incorrigible à soixante et un ans, et parce qu'il est prouvé que celui qui ne désire pas l'estime de ses contemporains en est indigne. Voilà l'aveu sincère de ce que je suis, et de ce que la nature a voulu que je fusse.

Si le patriarche de Ferney, qui pense comme moi, juge mon cas un péché mortel, je lui demande l'absolution. J'attendrai humblement sa sentence; et si même il me condamne, je ne l'en aimerai pas moins.

Puisse-t-il vivre la millième partie de ce que durera sa réputation; il passera l'âge des patriarches. C'est ce que lui souhaite le philosophe de Sans-souci.
Vale.

FÉDÉRIC.

Je fais copier mes lettres, parce que ma main commence à devenir tremblante, et qu'écrivant d'un très-petit caractère, cela pourrait fatiguer vos yeux.

L E T T R E X X X I I I

D U R O I.

A Berlin, le 16 de janvier.

— 1773. **J**E me souviens que, lorsque *Milton* dans ses voyages en Italie vit représenter une assez mauvaise pièce qui avait pour titre *Adam et Eve*, cela réveilla son imagination et lui donna l'idée de son poëme du *Paradis perdu*. Ainsi ce que j'aurai fait de mieux par mon persiflage des *Confédérés*, c'est d'avoir donné lieu à la bonne tragédie que vous allez faire représenter à Paris. Vous me faites un plaisir infini de me l'envoyer ; je suis très-sûr qu'elle ne m'ennuyera pas.

Chez vous le Temps a perdu ses ailes : *Voltaire* à soixante-dix ans est aussi vert qu'à trente. Le beau secret de rester jeune ! vous le possédez seul. *Charles-Quint* radotait à cinquante ans. Beaucoup de grands princes n'ont fait que radoter toute leur vie. Le fameux *Clarke*, le célèbre *Swift* étaient tombés en enfance ; le *Tasse*, qui pis est, devint fou ; *Virgile* n'atteignit pas vos années, ni *Horace* non plus ; pour *Homère*, il ne nous est pas assez connu pour que nous puissions décider si son esprit se soutint jusqu'à la fin ; mais il est certain que ni le vieux *Fontenelle*, ni l'éternel *Saint-Aulaire* ne faisaient pas aussi bien des vers, n'avaient pas l'imagination aussi brillante que le patriarche de Ferney. Aussi enterrera-t-on le Parnasse français avec vous.

Si vous étiez jeune, je prendrais des *Grimm*, des *la Harpe* et tout ce qu'il y a de mieux à Paris, pour m'envoyer vos ouvrages, mais tout ce que *Thiriot* m'a marqué dans ses feuilles ne valait pas la peine d'être lu, à l'exception de la belle traduction des *Géorgiques*. 1773.

Voulez-vous que j'entretienne un correspondant en France pour apprendre qu'il paraît un art de la raserie, dédié à *Louis XV*, des essais de tactique par de jeunes militaires qui ne savent pas épeler *Végèce*, des ouvrages sur l'agriculture dont les auteurs n'ont jamais vu de charrue, des dictionnaires, comme s'il en pleuvait; enfin un tas de mauvaises compilations, d'annales, d'abrégés, où il semble qu'on ne pense qu'au débit du papier et de l'encre, et dont le reste au demeurant ne vaut rien.

Voilà ce qui me fait renoncer à ces feuilles où le plus grand art de l'écrivain ne peut vaincre la stérilité de la matière. En un mot, quand vous aurez des *Fontenelles*, des *Montesquieux*, des *Gressets*, surtout des *Voltaires*, je renouerai cette correspondance; mais jusque-là je la suspendrai.

Je ne connais point ce *Morival* dont vous me parlez. Je m'informerai après lui pour savoir de ses nouvelles. Toutefois, quoi qu'il arrive étant à mon service il n'aura pas le triste plaisir de se venger de sa patrie. Tant de fiel n'entre point dans l'ame des philosophes.

Je suis occupé ici à célébrer les noces du landgrave de Hesse avec ma nièce. Je jouerai un triste rôle à ces noces, celui de témoin, et voilà tout. En attendant tout s'achemine à la paix: elle sera conclue dans

— peu. Alors il restera à pacifier la Pologne; à quoi
 1773. l'impératrice de Russie, qui est heureuse dans toutes
 ses entreprises, réussira inmanquablement.

Je me trouve à présent, contre ma coutume, dans
 le tourbillon du grand monde, ce qui m'empêche
 pour cette fois, mon cher *Voltaire*, de vous en dire
 davantage. Dès que je serai rendu à moi-même, je
 pourrai m'entretenir plus librement avec le patriarche
 de Ferney auquel je souhaite santé et longue vie,
 car il a tout le reste. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LET TRE XXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le premier février,

SIRE,

JE vous ai remercié de votre porcelaine; le roi,
 mon maître n'en a pas de plus belle; aussi ne m'en
 a-t-il point envoyé. Mais je vous remercie bien plus
 de ce que vous m'ôtez, que je ne suis sensible à ce
 que vous me donnez. Vous me retranchez tout net
 neuf années dans votre dernière lettre; jamais notre
 contrôleur général n'a fait de si grands retranchemens.
 Votre Majesté a la bonté de me faire compliment
 sur mon âge de soixante et dix ans. Voilà comme
 on trompe toujours les rois. J'en ai soixante et dix-
 neuf, s'il vous plaît, et bientôt quatre-vingts. Ainsi
 je ne verrai point la destruction que je souhaitais

si passionnément, de ces vilains Turcs qui enferment
les femmes, et qui ne cultivent point les beaux arts. 1773.

Vous ne voulez donc point remplacer *Thiriot*
votre historiographe des cafés ? il s'acquittait parfaite-
ment de cette charge ; il savait par cœur le peu
de bons et le grand nombre de mauvais vers qu'on
sefait dans Paris ; c'était un homme bien nécessaire à
l'Etat.

Vous n'avez donc plus dans Paris
De courtier de littérature ?
Vous renoncez aux beaux esprits,
A tous les immortels écrits
De l'almanach et du mercure ?
L'in-folio ni la brochure
A vos yeux n'ont donc plus de prix ?
D'où vous vient tant d'indifférence ?
Vous soupçonnez que le bon temps
Est passé pour jamais en France,
Et que notre antique opulence
Aujourd'hui fait place en tout sens
Aux guenilles de l'indigence ?
Ah ! jugez mieux de nos talens,
Et voyez quelle est notre aisance :
Nous sommes et riches et grands,
Mais c'est en fait d'extravagance.
J'ai même très-peu d'espérance
Que monsieur l'abbé Savatier, (a).

(a) L'abbé Sabatier ou Savatier, gredin qui s'est avisé de juger les
siècles avec un ci-devant soi-disant jésuite, et qui a ramassé un tas de
calomnies absurdes pour vendre son livre.

1773.

Malgré sa flatteuse éloquence ,
Nous tire jamais du boubier
Où nous a plongés l'abondance
De nos barbouilleurs de papier.

Le goût s'enfuit , l'ennui nous gêne ,
On cherche des plaisirs nouveaux ;
Nous étalons pour Melpomène
Quatre ou cinq fortes de treteaux
Au lieu du théâtre d'Athènes.
On critique , on critiquera ,
On imprime , on imprimera
De beaux écrits sur la musique ,
Sur la science économique ,
Sur la finance et la tactique ,
Et sur les filles d'opéra.

En province une académie
Enseigne méthodiquement ,
Et calcule très-savamment
Les moyens d'avoir du génie.

Un auteur va mettre au grand jour
L'utile et la profonde histoire
Des singes qu'on montre à la foire ,
Et de ceux qui vont à la cour.
Peut-être un peu de ridicule
Se joint-il à tant d'agréments ;
Mais je connais certaines gens ,
Qui vers les bords de la Vistule
Ne passent pas si bien leur temps.

Le nouvel abbé d'Oliva après avoir ri aux dépens
de ces messieurs , malgré leur *liberum veto* , s'entend
merveilleusement

merveilleusement avec l'Eglise grecque , pour mettre à fin le saint œuvre de la pacification des Sarmates. 1773.
Il a couru ces jours-ci un bruit dans Paris, qu'il y avait une révolution en Russie ; mais je me flatte que ce sont des nouvelles de café ; j'aime trop ma Catherine.

J'aurai l'honneur d'envoyer incessamment à votre Majesté les Lois de Minos. L'ouvrage ferait meilleur si je n'avais que les soixante et dix ans que vous m'accordez.

Ce *Morival*, dont j'ai eu l'honneur de vous parler, est depuis sept ou huit ans à votre service. Je ne fais pas le nom de son régiment ; mais il est à Vésel.

Voilà toute votre auguste famille mariée. On dit madame la Landgrave très-belle. Monsieur le prince de Wirtemberg est dans notre voisinage avec neuf enfans, dont quelques-uns seront un jour sous vos ordres, à la tête de vos armées.

Conservez-moi, Sire, vos bontés qui sont la consolation de ma vie, et avec lesquelles je descendrai au tombeau très-allégrement.

LETTRE XXXV.

DU ROI.

A Potsdam , le 29 de février.

— J'AI reçu votre lettre et vos vers charmans , qui
1773. démentent fans doute votre âge. Non : je ne vous
en croirai point sur votre parole ; ou vous êtes
encore jeune , ou vous avez coupé au temps ses ailes.

Il faut être bien téméraire pour vous répondre en
vers , si vous ne saviez pas que les gens de mon
espèce se permettent souvent ce qu'on désapprouve-
rait en d'autres. Un certain *Cotys* , roi d'un pays très-
barbare , entretenoit une correspondance en vers avec
Ovide exilé dans le Pont. Il doit donc être permis
aujourd'hui à un souverain d'un pays moins barbare
d'écrire à l'*Apollon* de Ferney en langage velche ,
en dépit de l'abbé d'*Olivet* et des puristes de son
académie.

Non , je ne veux plus à Paris
Avoir de courtier littéraire :
Je n'y vois plus ces beaux esprits
Dont nombre d'immortels écrits
En m'instruisant savaient me plaire.
Je ne veux de correspondans
Que sur les confins de la Suisse ,
Province qui jadis était très-fort novice
En arts , en esprit , en talens ,
Mais qui contient des bons vieux temps
Le seul auteur qui me ravisse.

Les Grecs, vos favoris, cherchèrent en Asie

La science et la vérité ;

1773.

Platon jusqu'en Egypte avait même tenté

D'éclairer sa philosophie ;

Déformais nos cantons de fers charmes épris ,

Sans chercher pour l'esprit des alimens dans l'Inde ,

Trouvent le dieu du goût comme le dieu du Pinde

Tous deux à Ferney réunis.

Vous aurez peut-être encore le plaisir de voir les Musulmans chassés de l'Europe : la paix vient de manquer pour la seconde fois. De nouvelles combinaisons donnent lieu à de nouvelles conjonctures. Vos Velches sont bien tracassiers. Pour moi, disciple des encyclopédistes, je prêche la paix universelle en bon apôtre de feu l'abbé de *Saint-Pierre* ; et peut-être ne réussirai-je pas mieux que lui. Je vois qu'il est plus facile aux hommes de faire le mal que le bien, et que l'enchaînement fatal des causes nous entraîne malgré nous et se joue de nos projets, comme un vent impétueux d'un fable mouvant.

Cela n'empêche pas que le train des choses ordinaires ne continue. Nous arrangeons le chaos de l'anarchie chez nous, et nos évêques conservent 24,000 écus de rente, les abbés 7000. Les apôtres n'en avaient pas autant. On s'arrange avec eux de manière qu'on les débarrasse des soins mondains, pour qu'ils s'attachent sans distraction à gagner la Jérusalem céleste, qui est leur véritable patrie.

Je vous suis obligé de la part que vous prenez à l'établissement de ma nièce : elle a une figure fort intéressante, jointe à une conduite qui me fait

1773. ————— espérer qu'elle fera heureuse, autant qu'il est donné à notre espèce de l'être.

Je m'informerai de ce compagnon du malheureux *la Barre* ; et s'il a de la conduite, il sera facile de le placer. Votre recommandation ne lui fera pas inutile.

Les nouvelles qu'on vous donne de Paris diffèrent prodigieusement de celles que je reçois de Pétersbourg. On vous écrit ce que l'on souhaite, mais non pas ce qui existe ; enfin ce que l'on se promet du fruit de ses tracasseries, ce qui peut-être était possible autrefois, mais à quoi l'on ne doit s'attendre aucunement en Russie de la sagesse du gouvernement actuel.

Eh bien, je vous ai rogné quelques années, et je ne m'en dédis pas : vos ouvrages ont trop de fraîcheur pour être d'un vieillard. Vous m'enverriez votre extrait baptistère, que je n'en croirais pas davantage à votre curé.

On juge mal, on est déçu
En se fiant à l'apparence :
Je suis très-sûr et convaincu
Que Voltaire en secret a bu
De la fontaine de Jouvence.

Jamais aucun héros n'approcha de son fort :
Immortel par sa vie, ainsi qu'après sa mort.

C'est cette première immortalité qui me touche le plus. Je suis intéressé à votre conservation ; l'autre vous est sûre. Souvenez-vous de la maxime de l'empereur *Auguste* : *Festina lente*. Ce sont les vœux que le philosophe de Sans-fouci fait pour le patriarche de Ferney, en attendant les Lois de Minos.

FÉDÉRIC.

L E T T R E X X X V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney , 19 mars.

S I R E ,

VOTRE lettre du 29 février , qui est apparemment datée selon votre ancien style hérétique , ne m'en est pas moins précieuse. Votre style n'en est pas moins charmant : les choses les plus agréables et les plus philosophiques naissent sous votre plume. Il vous est aussi aisé d'écrire des choses dignes de la postérité qu'il l'est aux rois du Midi d'écrire : *Dieu vous ait , mon cousin , en sa sainte et digne garde ; et vous , monsieur le président , en sa sainte garde.* 1773.

J'ai été sur le point de ne répondre à votre Majesté que des champs Elysées ; c'est après cinquante accès de fièvre , accompagnés de deux ou trois maladies mortelles , que j'ai l'honneur de vous écrire ce peu de lignes.

Je ne fais si je me trompe , mais j'ai bien peur que le renouvellement de la guerre entre la Porte de *Mouftapha* et la Porte de *Catherine II* n'entraîne des suites fatales. Votre Majesté est toujours préparée à tout événement , et quelque chose qui arrive , elle fera de jolis vers et gagnera des batailles.

J'ai l'honneur de lui envoyer les Lois de Minos avec des notes qui pourront lui paraître assez intéressantes ; elle trouvera dans le cours de la pièce que

1773. j'ai profité d'un certain poëme sur les confédérés. Elle verra même qu'il y a quelque chose qui ressemble au roi de Suède, votre neveu; on prétend que notre ministère velche veut s'approprier ce grand prince et troubler un peu votre Nord. Ce sont mystères qui passent mon intelligence; je m'en remets, sur tous les futurs contingens, aux ordres de sa sacrée majesté le Hasard, ou plutôt aux ordres plus réels de sa divine majesté la Destinée. Les mourans d'autrefois savaient prédire l'avenir; le monde dégénère; et tout ce que je puis prédire, c'est que je serai votre admirateur, et votre très-sincèrement attaché puisse pendant le peu de minutes qui me restent encore à végéter entre le mont Jura et les Alpes.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE XXXVII.

D U R O I.

A Potsdam, le 4 d'avril.

Vous savez que tous les princes ont des espions: j'en ai jusqu'au pied des Alpes, qui m'ont alarmé en m'apprenant les dangers dont vous avez été menacé. Je ne fais s'ils m'ont annoncé juste (car vous savez que les princes sont fujets à être trompés); mais ils soutiennent que votre mal est dégénéré en goutte: ce qui m'a doublement réjoui. Cette maladie, à votre âge, pronostique une longue vie, et je suis bien aise de vous associer à notre confrérie de gouteux.

Je vous fais des remerciemens de la tragédie que vous m'avez envoyée. Vous avez été frappé des événemens arrivés en Pologne et des révolutions de Suède ; et cela vous a fourni la matière d'un drame. Je crois que , si vous vouliez l'entreprendre , vous feriez , des nouvelles de gazette , des fujets de tragédie. 1773-

Celle-ci est certainement très-nouvelle , et ne ressemble à aucun des fujets que les tragiques , anciens ou modernes , ont traités. Je ne vous répéterai point l'étonnement que j'ai de vous voir rajeunir dans un âge où notre espèce cesse d'être ; mais s'il est permis à un *dilettante* , ou pour mieux nommer les choses par leur nom , à un ignorant comme moi , de vous exposer mes doutes , il me paraît que la mort d'un prêtre ne peut toucher personne ; et que si *Astérie* ou *Teucer* avaient péri par les complots des pontifes , on aurait été plus remué et plus attendri.

Vous qui possédez les secrets de ce grand art d'émouvoir , vous qui avez plus approfondi cette matière qu'un *dilettante* tel que je suis , vous avez eu sans doute des raisons de préférer le dénouement qui se trouve dans la pièce à celui que je propose.

Ne vous attendez pas à recevoir de ma part des ouvrages de cette nature : nous aimons mieux , dans ce pays , n'avoir que des fujets comiques ; les autres , nous les avons eus par le passé. Et nous aimons mieux voir représenter des tragédies que d'en être les acteurs.

Quelque âge que vous ayez , vous avez un doyen dans ce pays-ci : c'est le vieux *Polnitz*. Il a fait une grande maladie , et je vous envoie l'histoire de sa

1773. convalescence. Il a actuellement quatre-vingt-cinq ans passés. Ce n'est pas une bagatelle d'avoir poussé sa carrière jusqu'à un âge aussi avancé, et de repousser les attaques de la mort comme un jeune homme.

L'autre pièce qui commence par un badinage, finit par quelques réflexions morales. J'ai fort recommandé qu'on eût soin d'en affranchir le port, parce qu'il n'est pas juste que vous payiez un fatras de fadaïses qui vous ennuyera peut-être.

Vous me parlez de vos Velches et de leurs intrigues ; elles me sont toutes connues. Il ne m'échappe rien de ce qui se passe à Stockholm ainsi qu'à Constantinople. Mais il faut attendre jusqu'au bout pour voir qui rira le dernier.

Votre impératrice a bien des ressources. Le Nord demeurera tranquille, ou ceux qui voudront le troubler, tout froid qu'il est, s'y brûleront les doigts.

Voilà ce que je prends la liberté de vous annoncer, et que vos Velches, pour trouver des souverains trop crédules, pourront peut-être les précipiter eux-mêmes dans de plus grands malheurs que ceux qu'ils ont courus jusqu'à présent.

Mais je ne fais de quoi je m'avise : les pronostics ne vont point à l'air de mon visage, et ce n'est pas à un incrédule à faire le voyant, aussi peu qu'à un échappé des Teutons à faire des vers velches. Je me sauverai de ceci comme *Pilate* qui dit : *Quod scripsi, scripsi*.

On peut mal prévoir, on peut faire de mauvais vers ; mais cela n'empêche pas qu'on ne soit sensible au destin des grands hommes, et que le philosophe

de Sans-fouci ne prenne un vif intérêt à la conser-
vation du patriarche de Ferney, pour lequel il ^{1773.}
conservera toute sa vie la plus grande admiration.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 avril.

J'ALLAIS passer les trois rivières,
Phlégéthon, Cocyte, Achéron;
La triple Hécate et ses forcières
M'attendaient chez le noir Pluton;
Les trois fileuses de nos vies,
Les trois sœurs qu'on nomme Furies,
Et les trois gueules de leur chien
Allaient livrer ma chétive ombre
Aux trois juges du séjour sombre,
Dont ne revient aucun chrétien.

Que ma surprise était profonde,
Et que j'étais épouvanté
De voir ainsi de tout côté
Des trinités dans l'autre monde!
Ce fut alors que j'invoquai
Le héros qui s'est tant moqué
Des trinités que l'on adore.
En enfer il a du crédit;
On y craint son bras, son esprit;
Il m'exauça, je vis encore.

1773. Vous avez eu, sans doute, Sire, la même bonté pour le vieux baron de *Polnitz*. L'enfer l'a respecté, et sans doute il vous respectera bien davantage; vous vivrez assez long-temps pour augmenter encore vos Etats, car pour votre gloire je vous en défie; à l'égard de votre baron, il doit être bien glorieux d'être chanté par vous, et bien heureux de n'avoir point payé son passage à *Caron*.

Votre épître sur le globe des petites-maisons est charmante, vous connaissez parfaitement notre pays velche dont vous parlez, et ses banqueroutes passées, et ses banqueroutes présentes et futures.

Je remercie votre Majesté de prendre toujours sous sa protection la majesté de *Julien*, qui était assurément une très-respectable majesté, malgré l'insolent *Grégoire* et l'impertinent *Cyrille*.

Je ne crois pas que nos Velches veuillent faire si tôt parler d'eux; il faut avoir beaucoup d'argent comptant à perdre actuellement, pour s'amuser à ravager le monde; et ce n'est pas le cas de ces messieurs: mais, si jamais il arrivait malheur, je prendrais la liberté de vous recommander le sieur *Morival*, qui sert dans un de vos régimens à Vésel. Je vous supplierais de l'envoyer en Picardie dans Abbeville, pour y faire rouer les juges qui le condamnerent, il y a six ans, lui et le chevalier de *la Barre*, à la question ordinaire et extraordinaire, à l'amputation de la main droite et de la langue, et à être jetés tout vifs dans les flammes, parce qu'ils n'avaient pas ôté leur chapeau devant une procession de capucins. Le chevalier de *la Barre* subit une partie de cette petite pénitence chrétienne; *Morival*

plus heureux alla servir un roi qui n'immole personne à des capucins, qui n'arrache point la langue aux jeunes gens, et qui se sert mieux que personne de sa langue, de sa plume et de son épée. 1773.

Supposé que Thorn soit en votre puissance, j'ose vous demander justice de la sainte Vierge *Marie*, à laquelle on sacrifia tant de jeunes écoliers en l'année 1724. Cette bonne femme de Bethléem ne s'attendait pas qu'un jour on ferait tant de sacrifices à elle et à son fils. Le sang humain a coulé pour eux mille fois plus que pour les dieux païens, et vous voyez que l'auteur des notes sur les Lois de Minos a bien raison; mais rien n'est si dangereux chez les Velches que d'avoir raison.

Je veux espérer que le roi de Pologne finira son rôle comme *Teucer* le sien, et que le *liberum veto*, qui n'est que le cri de la guerre civile, sera aboli sous son règne. Je veux l'estimer assez, pour croire qu'il est entièrement d'accord avec le protecteur de *Julien*. Je fais qu'il pense comme ces deux grands hommes; comment pourrait-il être fâché contre ceux qui punissent ses assassins, et qui lui laissent un beau royaume, où il pourra être le maître?

Je ne verrai pas les troubles qui semblent se préparer, ma santé est trop délabrée; j'irai retrouver tout doucement *Isaac d'Argens*, et nous vous célébrerons tous deux sur le bord des trois rivières.

En attendant je vous prie de me conserver vos bontés. Plaignez-moi sur-tout de mourir loin de votre Majesté; mais ma destinée l'a voulu ainsi.

L E T T R E X X X I X .

D U R O I .

A Potsdam , le 17 de mai.

— Si je n'étais pas surchargé d'affaires , j'aurais répondu
 1773. à votre charmante lettre de toutes les trinités infernales , auxquelles vous avez heureusement échappé : ce dont je vous félicite. Il faudra attendre le retour de mes voyages ; ce qui sera expédié à peu-près vers le milieu du mois prochain.

Quelque pressé que je sois , je ne saurais pourtant m'empêcher de vous dire que la médifance épargne les philosophes aussi peu que les rois. On suppose des raisons à votre dernière maladie , qui font autant d'honneur à la vigueur de votre tempérament que vos vers en font à la fraîcheur , ou , pour mieux dire , à l'immortalité de votre génie. Continuez de même , et vous surpasserez *Mathusalem* en toute chose. Il n'eut jamais telle maladie à votre âge , et je réponds qu'il ne fit jamais de bons vers.

Le philosophe de Sans-fouci salue le patriarche de Ferney.

F É D É R I C .

L E T T R E X L.

D U R O I.

A Potsdam, le 12 d'auguste.

P U I S Q U E les trinités sont si fort à la mode , je vous —
citerai trois raisons qui m'ont empêché de vous 1773.
répondre plutôt ; mon voyage en Prusse , l'usage des
eaux minérales , et l'arrivée de ma nièce la princesse
d'Orange.

Je n'en prends pas moins de part à votre con-
valescence , et j'aime mieux que vous me rendiez
compte en beaux vers de ce qui se passe sur les
bords de l'Achéron , que si vous aviez fixé votre
séjour dans cette contrée d'où personne encore n'est
revenu.

Le vieux baron a été de toutes nos fêtes , et il ne
paraissait pas qu'il eût quatre-vingt-six ans. Si le vieux
baron s'est échappé de la fatale barque , faute de payer
le passage , vous avez , à l'exemple d'*Orphée* , adouci
par les doux accords de votre lyre la barbare dureté
des commis de l'enfer ; et en tout sens vous devez
votre immortalité aux talens enchanteurs que vous
possédez.

Vous avez non-seulement fait rougir votre nation
du cruel arrêt porté contre le chevalier de *la Barre* ,
et exécuté ; vous protégez encore les malheureux
qui ont été englobés dans la même condamnation.
Je vous avouerai que le nom même de ce *Morival* ,
dont vous me parlez , m'est inconnu. Je m'informerai

1773. de sa conduite ; s'il a du mérite, votre recommandation ne lui fera pas inutile.

Je vois que le public se complaît à exagérer les événemens. Thorn ne se trouve point dans la partie qui m'est échue de la Pologne. Je ne vengerai point le massacre des innocens, dont les prêtres de cette ville ont à rougir ; mais j'érigerai dans une petite ville de la Varmie un monument sur le tombeau du fameux *Copernic* qui s'y trouve enterré. Croyez-moi, il vaut mieux, quand on le peut, récompenser que punir ; rendre des hommages au génie, que venger des atrocités depuis long-temps commises.

Il m'est tombé entre les mains un ouvrage de défunt *Helvétius* sur l'éducation ; je suis fâché que cet honnête homme ne l'ait pas corrigé, pour le purger des pensées fausses et des *congetti* qui me semblent on ne saurait plus déplacés dans un ouvrage de philosophie. Il veut prouver, sans pouvoir en venir à bout, que les hommes sont également doués d'esprit, et que l'éducation peut tout. Malheureusement l'expérience, ce grand maître, lui est contraire et combat les principes qu'il s'efforce d'établir. Pour moi je n'ai qu'à me louer de l'idée trop avantageuse qu'il avait de ma personne. Je voudrais la mériter.

Je ne fais comment pense le roi de Pologne, encore moins quand la diète finira. Je vous garantirai toujours à bon compte qu'il n'y aura pas de nouveaux troubles occasionnés par ce qui se passe dans ce royaume.

Vous vivrez encore long-temps, l'honneur des lettres et le fléau de l'*inf.*... ; et si je ne vous vois

pas *facie ad faciem*, les yeux de l'esprit ne détournent point leurs regards de votre personne, et mes vœux vous accompagnent par-tout. 1773.

FÉDÉRIC.

LETTRE XLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 4 septembre.

SIRE,

SI votre vieux baron a bien dansé à l'âge de quatre-vingt-six ans, je me flatte que vous danserez mieux que lui à cent ans révolus. Il est juste que vous dansiez long-temps au son de votre flûte et de votre lyre, après avoir fait danser tant de monde, soit en cadence, soit hors de cadence, au son de vos trompettes. Il est vrai que ce n'est pas la coutume des gens de votre espèce de vivre long-temps. *Charles XII* qui aurait été un excellent capitaine dans un de vos régimens, *Gustaphe Adolphe* qui eût été un de vos généraux, *Valstein* à qui vous n'eussiez pas confié vos armées, le grand électeur qui était plutôt un précurseur de grand; tout cela n'a pas vécu âge d'homme. Vous savez ce qui arriva à *César* qui avait autant d'esprit que vous, et à *Alexandre* qui devint ivrogne n'ayant plus rien à faire : mais vous vivrez long-temps, malgré vos accès de goutte, parce que